

le présent sans The Kooples

corinne rondeau

Si je n'avais qu'une vie, elle serait sans intention. Et comme je n'en ai qu'une, il va falloir assumer une contradiction : être sans intention mais pas sans conviction. La conviction est aussi ce qui donne aux joues le feu de la colère face au constat navrant d'un monde où nombre de politiques culturelles et institutions n'arrivent plus à prendre le risque nécessaire de défendre l'inconnu ou freiner le dominant. Le présent reste une attitude de contrastes sans-arrières pensées. On appelle ça se jeter à l'eau... à poil ou habillé, pour trouver le présent dans l'art.

Oui il y a de la colère à entendre ou à lire les discours bien huilés des bons credo sur le temps, alors même que la pensée est à son degré zéro en se drapant d'une commémoration servile aux temps passés. C'est ainsi qu'on se pose la question vieille de plus de deux cents ans : qu'est-ce que notre présent ? En remettant en perspective ce cher Foucault via les Lumières, en raclant le fond des pots de l'éternel et du transitoire de ce cher Baudelaire¹, l'horizon s'est abaissé et le plongeon devenu sans risque. Le bon vieux poète a inventé les hommes en redingote noire métamorphosés en marque publicitaire de la modernité. Il n'avait pas pensé que la mode échangerait sa poétique contre le dernier chic branché de chez The Kooples. Il a trouvé l'image de son siècle quand nous avons la coupe de cheveux à la seventies de Frédéric Beigbeder. Comment s'étonner du transitoire quand tout l'est aujourd'hui comme *L'amour dure 3 ans* ? Baudelaire avait trouvé une poétique de l'homme moderne dans une masse, une mode et une couleur. Comment trouver notre masse, notre couleur, notre mode ? Les temps qui courent sont aux losers, non aux héros même quand ils s'appellent *le peuple*. Baudelaire est derrière nous et c'est notre salut ! Ce qui est devant nous, à part l'affiche publicitaire et le communiqué de presse qui passent pour les valeurs dominantes de la culture, est un monde sans héroïsme. Le cynisme ambiant en est le symptôme le plus patent. Le cynique hait le présent parce que rien ne doit faire de l'ombre à son actualité. Malgré sa verve critique pop, sa haine n'est que la face cachée d'un Dark Vador que la mélancolie immodérée de ses 15 ans fait encore frissonner à l'écoute de Patrick Hernandez ou Michel Legrand.

Les losers sont partout autour de la scène et toujours le même monde dessus. Non que la scène soit trop petite mais réservée. Les losers sont nombre, invisibles et du retrait. Ils sont dispersés. Ils sont littéralement idiots : jamais ils ne dépassent ce qui leur arrive. On a beau les chercher sans jamais les trouver parce qu'ils sont là, sous le nez. *Que faire de ce qui arrive ?* est la question du présent et des losers qui n'attendent pas la consécration : ils avancent. Et à poil ou habillé, même en The Kooples, ils n'ont pas peur de la tasse. Avouons l'ambition : ce que cherche ceux qui n'ont pas froid aux yeux, c'est toujours un homme qui s'invente lui-même. Nous ne sommes pas héroïques, – OK ! Nous avons trop de mots, – OK ! Nous avons trop usé des belles ritournelles commençant par post- ou altern- ou finissant par -isme, – OK ! Les losers cherchent le mot qui ne vient pas mais leur indécision frappe tout de suite l'oreille comme un choix, quand on n'est pas devenu sourd ou feindre de l'être. Ils ne sont pas des héros, mais ne sont pas vaincus. Nul désert n'a jamais retenti d'autant d'hommes qui (se) cherchent. Les héros, enfin ce qui en reste, courent toujours après des ombres, les losers après un rêve². Les premiers ont le délire de faire communauté, les seconds la force d'inventer des histoires, de réécrire des passions avec la naïveté ou l'inconscience que suppose toute aventure. Et cela suppose de chercher encore. Ils cherchent quelque chose d'autre, dans les milliers d'images qui passent chaque jour. Ils cherchent quelque chose d'autre que les théories flottant dans l'air du temps, vite chassées par une nouvelle bourrasque. Ils cherchent à exprimer, sans effets d'éloquence et dans le silence, ce qui les réunit à un monde qui n'aurait pas perdu son -n. Les losers, nos artistes au présent, cherchent à inventer le voyage que nous

¹ On se reportera au texte de Michel Foucault *Qu'est-ce que les Lumières ?* de 1984, qui était les mêmes titre et question du texte de Kant en 1784. L'enjeu des deux philosophes porte sur le présent. « En me référant au texte de Kant, je me demande si on ne peut pas envisager la modernité plutôt comme une attitude que comme une période de l'histoire. Par attitude, je veux dire un mode de relation à l'égard de l'actualité ; un choix volontaire qui est fait par certains ; enfin, une manière de penser et de sentir, une manière aussi d'agir et de se conduire qui, tout à la fois, marque une appartenance et se présente comme une tâche. » *Dits et écrits*, Tome 2, p.1387. Cette attitude convoquera la modernité de Baudelaire définie selon ses termes dans *Le peintre de la vie moderne* comme « le transitoire, le fugitif, le contingent ». Si l'enjeu de la modernité est l'attitude qui consiste à « héroïser » le présent, le monde actuel a remplacé le moment « héroïque » du présent par la mode. Présent dont l'un des buts pour Foucault est de relancer « le travail indéfini de la liberté » (p.1393). Par ailleurs, depuis vingt ou trente ans ces deux références alimentent des discours qui évitent soigneusement son épine dorsale : faire une « critique de ce que nous disons, pensons et faisons ».

² Ce rêve n'est pas doux. Il est la matière d'une fiction qui invente une réalité de plus au monde. Cette réalité c'est le présent lui-même. S'il ne peut avoir lieu dans la société et le corps politique, il peut se produire, comme Baudelaire l'avait envisagé, dans l'art.

ne ferons jamais car le monde manque de courage. Pourtant, ce serait dommage de rater l'embarquement pour Cythère et de méconnaître d'autres illusions que celles éphémères des amoureux des modes qui défilent.

« L'illusion nous prévient que rien n'existe mais que tout est possible. »³



³ Fiorenza Menini est une artiste de notre présent. Ses images n'ont pas d'autre fin qu'elles-mêmes, elles font avec ce qui arrive, et permettent d'affirmer cette indéfinie liberté qui nous fait penser et sentir.

Fiorenza Menini. *Sans titre (Extrait des Carnets américains)*, 2012.